

Une ODEUR en morvan Jacques Lacarrière

Le premier soir, alors que j'avais quitté Dunles-Places en direction de Montsauche et que je suivais un chemin de terre bordé de ronces et de sureaux (et je me souviens sur la droite d'un écriteau portant en lettres noires, tracées à la main, l'inscription suivie d'une flèche: *Moulin de Montaloup*, et ces lettres sombres, à la nuit tombante, cette inscription portant la mémoire des loups m'apparurent alors dans cette solitude les signes inquiétants d'un chemin enfoui dans les vertiges et les terreurs de l'enfance), d'un coup je débouchai sur un chemin plus large que longeait un grand pré où l'on avait coupé les foin, et leur odeur fut si forte, si tenace tout au long de la route vers Montsauche qu'elle me poursuit encore, malgré tant d'autres respirées. Une odeur comme une compagne, un ru d'effluves courant à mes côtés, sourdant de la terre et persistant au-dessus d'elle, à hauteur d'homme exactement, pensais-je en marchant dans la nuit, au point que les étoiles me parurent elles aussi parfumées en ce ciel tout orpaillé d'astres. Et là, sur cette route du Morvan, en cette claire nuit où je distin-

guais tout là-bas la ligne des sapins qui annonçaient la ville, en ce paysage de pâtures encloses, de champs portant en eux les rumeurs de l'eau, de rochers sombres et granitiques affleurant comme les crêts d'un continent fossilisé, une image me vint brusquement en mémoire, une image située aux antipodes de ce lieu, aux antipodes même de cette odeur et pourtant étonnamment juxtaposée en cet instant au ciel, à l'horizon, aux champs étreints de nuit, l'image d'un poème grec que j'avais traduit peu avant et qui, parlant du ciel, disait : « *Et là-haut, tournant sur sa broche céleste, la Voie lactée parfume l'infini d'une odeur d'ail, de thym et de graisse brûlée...* ».

Ici, la terre entière tournant sur la broche du monde parfumait l'infini d'une odeur d'âge, de foin et de chaumes brûlés, et je pensai : si seulement l'on savait, l'on pouvait ressentir, respirer comme le font les insectes l'odeur d'un territoire, les mille cadastres des senteurs; si les géomètres au lieu du remembrement des parcelles se livraient au recensement des parfums, la terre nous dirait bien des choses que nous n'entendons plus.

Car je suis sûr qu'aucune fleur sauvage – si ce n'est par les parfums chimiques que l'on en tire – n'a tout à fait la même odeur que la même fleur en d'autres lieux. Je suis certain qu'une contrée, un territoire pourraient se définir aussi par les chemins, les lisières, les carrefours de leurs senteurs. Ces senteurs, tour à tour mêlées et dissemblables qui, cette nuit-là, tracèrent autour de moi comme une carte invisible.

De ce pays, alors, je serai l'inconditionnel habitant. Là serait ma demeure. Là mes jardins secrets. Là, mon continent préféré. Car même les pierres ont une odeur. Et le Morvan, comme l'Armorique, a partout une senteur de granit. L'odeur continentale des lieux qui ont depuis longtemps délaissé la mer jusque dans la structure ou le dépôt des roches et qui ont pris celle de la terre, en ces socles entêtés qui émergent des plaines calcaires. Un remugle où se mêlent le passé des forêts (la grasse odeur carbonifère) et le présent des fleurs. Un sédiment de saburres enchâssées dans la gangue immuable des corolles: digitales, épilobes,

MEMORIALE



fleurs d'épine, odeurs effilochées des haies, épandues des pâtures, encloses des buissons de genêts prisonniers du sous-sol.

Et tout cela – présent, passé – montait dans l'air dans le refrain des foin. Il fallait bien que cette nuit me parle – à moi, l'errant qui n'avait ce jour-là parlé avec *âme qui vive* –, me parle avec tant de force et de douceur mêlées

que lorsque j'aperçus les lumières de Montsauche, je me suis arrêté un instant, inquiet de perdre ces paroles, de retrouver l'odeur des villages ou des villes. De celles-là, je parlerai aussi un jour. Mais, comme en ces boules de verre où le feu retient prisonniers les émaux des sulfures, je veux garder le souvenir des odeurs de cette nuit-là, en Morvan. Ces odeurs qui parlent comme les doigts

d'une main dont chacun peut dire ou désigner l'horizon d'une vie. L'horizon d'une terre. Une Terre que ce soir-là, pour la première fois, j'appelais :

Mère. Dans le corps chaud de son granite et de ses foin. Dans l'aisselle de ses lisières. Dans les mille pores de ses chaumes. Terre-Mère, Terre-Mère : sur le bord de la route, j'épelais le Temps qui respire.